

Objectivité et subjectivité dans la critique husserlienne du relativisme

Denis Seron (FNRS, Université de Liège)

L'idée d'une ambiguïté profonde et délibérée du projet philosophique de Husserl dans les *Recherches logiques* est devenu un lieu commun interprétatif. D'un côté, il peut sembler que l'ambition de Husserl est d'acclimater le platonisme logique à la psychologie empirique brentanienne. Mais de l'autre, l'interprétation psychologiste des lois logiques est rejetée inconditionnellement par Husserl précisément au nom de l'objectivisme sémantique de Bolzano et de Lotze.

D'après l'interprétation défendue ici, que j'ai détaillée ailleurs et que je rappellerai sommairement dans la troisième section¹, l'originalité de Husserl sur ces questions a été de dissocier deux problèmes demeurant dans une large mesure indistincts dans le platonisme comme dans le psychologisme logique : d'une part le problème du statut ontologique des objets logiques, notamment des propositions, d'autre part celui du rapport entre psychologie et logique. Dans cette perspective, la position générale de Husserl dans les *Prolegomènes* se ramène selon moi à deux thèses, dont l'une peut être considérée comme largement brentanienne, anti-platoniste, et l'autre comme largement bolzanienne, antipsychologiste.

(1) La première thèse, de nature ontologique, affirme que les objets logiques — les significations, à savoir les propositions, leurs parties et les systèmes de propositions ou théories — sont ontologiquement dépendants d'actes mentaux d'un certain type, ou encore qu'ils sont ontologiquement réductibles à des propriétés psychologiques de l'acte mental — à des « espèces (*Spezies*) de jugement », à des « matières intentionnelles ». En un mot, il s'agit d'affirmer, à l'encontre de tout platonisme logique, que les propositions sont des objets *inséparables*. (2) La seconde thèse est épistémologique. Elle prescrit que les lois logiques sont autonomes relativement aux lois inductives de la psychologie, ne pouvant être dérivées ou expliquées à partir d'elles.

¹ Cf. mes articles « Phénoménologie et objectivisme sémantique dans les *Recherches logiques* de Husserl », dans B. Leclercq & B. Collette-Ducic (éds.), *L'idée de l'idée : Éléments de l'histoire d'un concept*, Peeters, 2012, et « Structure et difficultés des *Recherches logiques* », dans J.-F. Lavigne (éd.), *Penser aujourd'hui avec Husserl : La phénoménologie transcendantale et son contexte*, Vrin, à paraître.

Le résultat est un antipsychologisme ontologiquement moins coûteux que celui des platonistes, mais aussi un antipsychologisme qui nous laisse avec un problème apparemment inextricable : comment les lois logiques peuvent-elles être indépendantes des lois psychologiques, si d'autre part l'introduction d'objets logiques ne nous engage à aucune autre existence qu'à celle d'entités mentales individuelles ?

La réponse de Husserl n'est pas sans rapport avec les débats sur les objets d'ordre supérieur dans l'école brentanienne. Pour user d'une analogie éclairante, de même qu'une figure sensible — un triangle rouge, une phrase mélodique, etc. — n'ajoute rien ontologiquement aux éléments qui la composent, qu'elle est en ce sens une objectivité « fondée », mais obéit pourtant à des lois autonomes qui ne sont pas celles auxquelles obéissent ses éléments, de même les objets logiques n'ajoutent rien ontologiquement aux actes mentaux dans lesquels ils s'instancient, mais obéissent pourtant à des lois logiques autonomes qui ne sont pas les lois psychologiques auxquelles obéissent les actes mentaux. C'est cette analogie un peu évasive qu'il s'agira de clarifier dans les pages qui suivent, en partant de la question du relativisme dans les *Prolégomènes*.

Selon mon interprétation, l'idée à la base de l'antipsychologisme des *Prolégomènes* est que le relativisme comme le psychologisme logique résultent d'une confusion entre les deux problèmes cités ci-dessus. L'essentiel, en somme, est qu'on peut opposer en ce sens deux versions distinctes du psychologisme logique². Selon la première version, que je qualifierai d'*ontologique* (PO), l'*existence* des objets logiques est nécessairement dépendante de celle de certaines entités psychologiques. D'après la seconde variété de psychologisme, que j'appellerai sa variante *épistémologique* (PE), c'est la *vérité* attribuée à certains objets logiques, aux propositions, qui est nécessairement dépendante de l'existence de certaines entités psychologiques. Si nous notons par la lettre Ψ une entité individuelle psychologique — la « constitution » psychologique d'un individu ou d'une espèce biologique, etc. —, alors il devient possible de ramener ces deux formes de psychologisme aux implications suivantes :

(PE) Nécessairement si une proposition donnée est vraie, alors il existe un Ψ

² J. Wolenski, *L'École de Lvov-Varsovie : Philosophie et logique en Pologne (1895-1939)*, trad. fr. A.C. Zielinska, Vrin, 2011, p. 58-61, a introduit une distinction assez semblable au sujet de Twardowski, évoquant d'une part un « psychologisme méthodologique » consistant à « appliquer des méthodes de la psychologie à la philosophie », d'autre part un « psychologisme ontologique » dont la thèse est que les significations sont des objets mentaux.

(PO) Nécessairement si une proposition donnée existe, alors il existe un Ψ

La présente étude poursuit un double objectif. Il s'agira d'abord d'établir que, dans la perspective des *Recherches*, ces deux thèses sont mutuellement indépendantes. Plus précisément, l'idée (antipsychologiste au sens épistémologique) que la vérité — comme à plus forte raison la validité des lois logiques qui s'y rattachent — est essentiellement indépendante de l'existence d'actes mentaux qui la « réalisent », bref l'idée que les propositions sont vraies « en soi », est compatible avec l'idée (psychologiste au sens ontologique) que les propositions sont des objets inséparables, bref que leur existence est fondée dans celle d'actes mentaux correspondants. Ensuite, l'enjeu sera de montrer, sur la base de la critique du relativisme au chapitre 7 des *Prolégomènes*, que Husserl rejette le psychologisme logique au sens (PE), mais qu'il approuve en revanche la version (PO), qui constitue même, pourrait-on aller jusqu'à dire, le sens profond de la « fondation phénoménologique de la logique » des *Recherches* dans leur ensemble.

1. Six objections contre le relativisme

La cible de la critique du relativisme dans les *Prolégomènes* est, en ultime ressort, le psychologisme logique. La question du relativisme ne trouve place dans l'ouvrage que dans la mesure où le psychologisme logique peut être considéré — c'est l'intitulé du chapitre 7 — « en tant que relativisme sceptique ». Ce fait s'inscrit dans un contexte argumentatif plus large. Le raisonnement est en gros le suivant : le psychologisme induit nécessairement un relativisme, lequel induit nécessairement un scepticisme ; or le scepticisme est absurde par principe. Aussi la critique du relativisme est-elle seulement une étape d'un argument plus large, visant à réfuter le psychologisme au moyen des propositions suivantes : (1) tout psychologisme est essentiellement relativiste ; (2) tout relativisme est essentiellement sceptique ; (3) le scepticisme est contradictoire³.

³ Sur l'argumentation anti-relativiste au chapitre 7 des *Prolégomènes*, cf. l'excellent commentaire de M. Sukale, *Comparative Studies in Phenomenology*, Nijhoff, 1976, p. 35 suiv. Pour un commentaire critique et détaillé de la critique du relativisme dans l'ensemble de l'œuvre de Husserl, cf. G. Soffer, *Husserl and the Question of Relativism*, Kluwer, 1991 (Phaenomenologica 122).

Par là s'explique le fait que le chapitre 7 des *Prolégomènes* s'ouvre sur une réfutation du scepticisme. L'objection, unique, est que le scepticisme est une théorie qui contredit l'essence même d'une théorie en général, et qu'il est par suite une théorie absurde. En niant la possibilité d'une justification par l'évidence, mais aussi en rejetant toutes les lois analytiquement dérivables des concepts de vérité, de théorie, de proposition, d'objet, etc., le sceptique ne peut qu'« aller à l'encontre des conditions évidentes de la possibilité d'une théorie en général » (*LUI*, A110)⁴. La suite de l'argumentation consiste à faire entrer le relativisme dans le même schéma et d'y déceler, en conséquence, les mêmes absurdités.

Si le relativiste est, pour Husserl, nécessairement un sceptique, c'est simplement parce que, bien qu'il ne nie pas la possibilité qu'il y ait des vérités et des théories, il juge impossibles certains caractères qui sont essentiels à toute vérité et à toute théorie, ou encore qui appartiennent au sens même des mots « vérité » et « théorie ». Le relativisme est en ce sens un scepticisme, sachant que Husserl comprend sous ce terme non seulement les théories qui, comme le scepticisme antique, nient la possibilité de la vérité, mais plus largement « toutes les théories dont les thèses disent explicitement ou incluent analytiquement en elles que les conditions logiques ou noétiques de la possibilité d'une théorie en général sont fausses » (*LUI*, A112). En l'occurrence, le relativiste nie qu'une proposition puisse être vraie en soi, objectivement. L'argumentation vise donc à établir ceci : dans la mesure où l'objectivité appartient au sens ou à l'essence même de la vérité, le relativisme est contradictoire pour autant qu'il équivaut en réalité à nier la possibilité de toute vérité, et par conséquent de toute théorie⁵.

Husserl distingue plusieurs formes de relativisme au § 34 des *Prolégomènes*. Le relativisme peut d'abord affirmer que la vérité est relative au sujet individuel qui porte des jugements. À cette première forme, qu'on peut qualifier de « subjectivisme », correspond la thèse suivante : « Toute vérité (et toute connaissance) est relative — relative au sujet qui juge de façon contingente. » (*LUI*, A114.) Ensuite, le relativisme peut aussi affirmer que la vérité est

⁴ Je réfère aux *Logische Untersuchungen*, Meiner, 2009, par le sigle « LU » suivi du numéro du volume, du numéro de la *Recherche* et de la page précédée des lettres A pour la première édition ou B pour la deuxième. Je me limite pour l'essentiel, dans cette étude, à la première édition.

⁵ Une faiblesse de l'argument réside peut-être dans le fait que le relativiste ne défend pas, comme le suggère l'interprétation de Husserl, la thèse (manifestement contradictoire) « il est vrai en soi que rien n'est vrai en soi », mais plutôt la thèse « il est vrai pour moi que rien n'est vrai en soi ». Cf. J.N. Mohanty, *Husserl and Frege*, Indiana University Press, 1982, p. 28. On trouve néanmoins des formulations en ce sens chez Husserl lui-même, cf. en particulier *LUI*, A115-116, et G. Soffer, *Husserl and the Question of Relativism*, *op. cit.*, p. 6.

relative à l' « espèce contingente » (*zufällige Species*). Bien qu'il y ait un sens à qualifier également cette dernière forme de « subjectivisme » — Husserl fait allusion à la notion néokantienne de « conscience en général » humaine —, il est préférable de réserver le terme à la première forme ou, mieux encore, de parler de « relativisme individuel » (*individueller Relativismus*) et de « relativisme spécifique » (*spezifischer Relativismus*). Dans le cas où le relativisme spécifique est restreint à l'espèce humaine, il prend le nom d' « anthropologisme ».

Husserl règle en quelques lignes le sort du relativisme individuel, qu'il juge absurde au point de ne jamais avoir été défendu sérieusement à l'époque moderne. Affirmer que ce qu'on affirme est « vrai simplement pour son ego propre, mais non vrai en soi », cela contredit de façon manifeste le sens même de toute affirmation (*LUI*, A116).

L'argumentation contre le relativisme spécifique, au § 36, présente six étapes distinctes. Sous une forme simplifiée, ces étapes sont les suivantes :

- (1) Le relativisme implique qu'une proposition donnée pourra être à la fois vraie (pour un sujet) et fausse (pour un autre), ce qui est absurde.
- (2) Le rejet relativiste du principe de non-contradiction est soit absurde, soit — dans la mesure où il revient à dénaturer entièrement le concept de vérité — irrelevant.
- (3) Le relativiste commet l'erreur consistant à dériver des lois idéales à partir de faits.
- (4) Le relativiste affirme que si telle ou telle espèce n'existait pas, la vérité n'existerait pas davantage. Mais cette implication est fallacieuse, car elle associe un conséquent nécessairement faux à un antécédent « factuel ».
- (5) La thèse du relativisme spécifique suivant laquelle la vérité est relative à la constitution d'une espèce *E* implique que l'inexistence de *E* est contradictoire, ce qui est absurde. Si au contraire *E* existe, alors l'explication causale du relativiste est circulaire.
- (6) Le relativisme épistémologique implique le relativisme ontologique, qui ne s'accorde pas avec les évidences de la perception interne.

L'objection (1) se borne à souligner (trivialement) qu'il est absurde de violer, comme le relativiste est nécessairement conduit à le faire, le principe de non-contradiction.

Naturellement, le relativiste pourra toujours répondre que l'objection n'est valide qu'à la

condition que le soit le principe de non-contradiction, ce qu'il n'est pas forcément sous sa forme usuelle. Mais il s'expose alors à l'objection (2), d'après laquelle le principe de non-contradiction « appartient au simple sens des mots “vrai” et “faux” ». Ainsi, en supposant que des propositions ne sont pas soumises au principe de non-contradiction, le relativisme est soit inconsistant, soit amené à « changer entièrement le sens du terme de vérité » (*LUI*, A118).

L'objection (3), très différente, combine deux arguments par ailleurs omniprésents dans les *Prolégomènes*. Le relativiste entend « fonder de façon relativiste la vérité dans la constitution de l'espèce » ou de l'individu (*LUI*, A119). Or, cela revient à vouloir déduire d'un fait autre chose que des faits, ce qui est absurde, ainsi qu'à confondre l'acte judiciaire individuel avec son contenu idéal. L'idée est qu'une loi idéale ne peut être dérivée — en particulier par une relation causale — d'un fait, et que si l'on répond à cela que la vérité apparaît néanmoins dans les jugements, et que les jugements obéissent aux « lois réelles » de la psychologie, alors on confond indûment l'acte mental avec son contenu logique. L'objection (4) ne fait guère qu'étayer la précédente. Husserl ramène l'anthropologisme à la thèse suivant laquelle « toute vérité a sa source exclusive dans la constitution humaine en générale » (*ibid.*). Ce qu'on pourrait paraphraser en disant que, pour l'anthropologiste, (a) l'existence d'au moins une proposition vraie implique celle d'une « constitution humaine ». La contraposée de cette thèse est que, (b) « s'il n'y avait (*bestände*) aucune constitution de cette sorte, il n'y aurait non plus aucune vérité » (*ibid.*). Or, observe Husserl, le conséquent est manifestement un contresens, car elle équivaut à la proposition « il y a (*besteht*) la vérité qu'il n'y a aucune vérité », ou plus clairement : *la proposition « aucune proposition n'est vraie » est vraie*. D'où l'anthropologiste pourra conclure qu'il existe nécessairement une « constitution humaine » : si le conséquent est nécessairement faux, alors l'antécédent doit l'être aussi. Cependant, il ne semble y avoir aucun sens à tenir la proposition « il n'existe pas d'espèce humaine » pour *nécessairement* fautive, ni par conséquent à tenir la proposition « il existe une espèce humaine » pour *nécessairement* vraie :

En réalité, objecte Husserl, il n'est encore venu à l'idée de personne de rejeter comme *absurdes* les théories géologiques et physiques bien connues qui attribuent à l'espèce humaine un début et une fin dans le temps. (*LUI*, A120.)

Mais si « il n'existe pas d'espèce humaine » n'est pas nécessairement faux, alors c'est l'implication (a) elle-même qui est menacée, tout comme, du même coup, sa contraposée

« toute vérité a sa source exclusive dans la constitution humaine en générale », qui est la thèse distinctive de l'anthropologisme.

L'objection (5) vise à consolider les deux précédentes. Pour le relativiste spécifique, toute vérité présuppose nécessairement la « constitution » d'une espèce *E*. Mais par ailleurs l'inexistence de *E*, étant un fait, est *a priori* possible⁶. Cependant, dans la conception relativiste, la proposition « il n'existe pas d'espèce *E* » implique contradiction, puisque sa vérité devrait être dépendante de l'existence de *E*. Bref, l'espèce *E* ne pourrait disparaître sans contradiction, ce qui est absurde. L'existence de *E* nous confronte à des absurdités analogues. Ainsi, la vérité de la proposition « la constitution de l'espèce *E* existe » devrait être dépendante du fait que la constitution de l'espèce *E* — avec certaines lois qui la régissent — existe. Ce qui ne peut se comprendre, poursuit Husserl, qu'au sens d'une « *dépendance causale* », c'est-à-dire au sens où la vérité de la proposition devrait trouver son « explication réelle » (*reale Erklärung*) dans le fait que la constitution de l'espèce *E* existe. Cependant, l'explication causale de la vérité de « la constitution de *E* existe » par l'existence de la constitution de *E* est manifestement circulaire, et elle a autant de sens que de vouloir expliquer causalement quelque chose par lui-même : « La constitution serait *causa sui* sur la base de lois qui se causeraient elles-mêmes sur la base d'elles-mêmes, etc. » (*LUI*, A120-121.)

La sixième et dernière étape (*LUI*, A121-122) consiste à faire valoir que la thèse de la relativité de la vérité — il n'existe pas de vérité en soi — implique celle de la relativité du monde — il n'existe pas de monde en soi, mais seulement « un monde pour nous ou pour une quelconque autre espèce d'être ». Car le monde, précisément, « n'est rien d'autre que l'unité objective totale qui correspond au système idéal de toute vérité de fait et en est inséparable »⁷. Jusqu'à un certain point, note Husserl, cette seconde thèse pourrait paraître défendable. Mais elle se révèle inepte, sitôt qu'on se rappelle que « l'ego et ses contenus de conscience appartiennent aussi au monde ». Si des propositions telles que « je suis » ou « je vis tel état mental » ne peuvent être vraies en soi, alors il est toujours possible qu'elles soient fausses pour un être de telle ou telle espèce. Or, poursuit Husserl, cette manière de voir serait en contradiction flagrante « avec l'évidence de l'existence immédiatement intuitive, c'est-à-dire avec l'évidence de la “perception interne” ».

⁶ « D'après le relativisme, on pourrait en arriver, sur la base de la constitution d'une espèce, à la “vérité” valable pour elle qu'une telle constitution n'existe pas du tout. » (*LUI*, 120.)

⁷ Cf. *LUI*, A229 : « La vérité en soi (...) forme le corrélat nécessaire (*das notwendige Korrelat*) de l'être en soi. »

L'objection gagne en intelligibilité si l'on se reporte à la distinction du § 33 entre scepticisme métaphysique — il n'existe pas de réalité en soi, objective, ou bien la connaissance de la réalité objective est impossible — et scepticisme épistémologique — la connaissance objective est impossible (*LUI*, A112-114). Husserl fait deux remarques sur ce point : bien que la confusion entre les deux soit fréquente, le scepticisme métaphysique n'implique pas le scepticisme épistémologique ; à la différence de ce dernier, il ne renferme certainement aucune absurdité logique. L'idée sous-jacente à l'objection (6) est que le relativisme épistémologique — toute vérité est relative à la « constitution » d'une espèce donnée — implique inversement un relativisme ou un scepticisme métaphysique : si toute vérité est relative, si aucune proposition n'est vraie en soi, c'est alors l'idée qu'il existe une réalité en soi qui se trouve *eo ipso* disqualifiée. Or le relativisme et le scepticisme métaphysiques, bien que logiquement consistants, ne s'accordent pas avec les évidences de la perception interne.

Ainsi formulée, l'objection (6) semble la moins forte de toutes. Elle ne dit pas que le relativisme serait contradictoire, mais seulement qu'il entre en conflit avec les évidences de l'expérience interne. Pourtant, comme je tenterai de le montrer au paragraphe suivant, il se pourrait bien qu'elle soit la plus fondamentale, ou du moins la plus significative dans le contexte général des *Recherches*.

Pour récapituler, on peut aisément répartir les six objections en trois groupes. Les étapes (1) et (2) forment une unique objection : si le relativisme tient le principe de non-contradiction pour valide, alors il est une théorie absurde de la vérité ; dans le cas contraire, il n'est pas, à proprement parler, une théorie de la vérité. Les étapes (4) et (5) se limitent à présenter des arguments en vue de démontrer l'étape (3). La première en épingle une conséquence fallacieuse ; l'autre développe l'argument (4) et y ajoute l'objection de la circularité. L'étape (6) forme une objection à part.

Il est facile de voir que l'argumentation contre le relativisme au § 36 des *Prolégomènes* est essentiellement la même que celle employée ailleurs contre le psychologisme logique. « Nous avons combattu le relativisme, déclare Husserl, mais c'est naturellement le psychologisme que nous avons en vue. En fait, le psychologisme (...) n'est rien d'autre que du relativisme, là même où celui-ci n'est ni reconnu ni avoué expressément. » (*LUI*, A123.) En réalité, comme le suggéreront les analyses qui suivent, on pourrait aussi bien défendre l'idée inverse — mais pas pour autant incompatible — que la critique du psychologisme logique dans les *Prolégomènes* est fondamentalement une critique du relativisme, ou plus exactement une critique du psychologisme *dans ses implications relativistes — et de lui seul*.

2. Conséquences générales

L'objection (6), pour rappel, était en substance la suivante : si le relativisme épistémologique, à savoir la théorie suivant laquelle toute vérité est relative, est vrai, alors le relativisme métaphysique, à savoir la théorie suivant laquelle rien n'existe en soi, est pareillement vrai ; or l'expérience interne montre que le relativisme métaphysique est faux ; donc le relativisme épistémologique est faux également.

La seconde prémisse, qui est le nerf de l'argument, oppose au relativisme l'existence *en soi* de phénomènes mentaux donnés dans l'expérience interne. Cette idée peut paraître paradoxale, parce que l'expérience interne est usuellement tenue pour antithétique de l'existence « en soi ». Le raisonnement de Husserl repose au contraire sur l'idée que, s'il est possible d'énoncer des propositions et des théories vraies, c'est-à-dire vraies *en soi*, au sujet de tels phénomènes, ce qui est assurément le cas, alors il faut leur reconnaître corrélativement une existence *en soi*.

En réalité, cette idée d'une existence en soi des phénomènes psychiques peut aussi bien être considérée comme typiquement Brentanienne. Pour être des objets de théorie psychologique, comme le veut la définition Brentanienne de la psychologie, les phénomènes psychiques doivent être pourvus d'une existence « réelle », « en soi », c'est-à-dire être des objets de perception au sens fort du terme⁸. C'est pourquoi Brentano pouvait s'insurger expressément, dans un cours de 1888-1889 repris dans la *Psychologie descriptive*, contre la tendance usuelle à opposer le mental à l'en-soi :

Les objets de perception interne sont véritablement et en soi (*sind wahrhaft und an sich*) ; par exemple notre penser, notre joie, notre douleur sont en soi. C'est pourquoi on fait erreur lorsqu'on oppose, comme c'est souvent le cas, les phénomènes à ce qui est en soi⁹.

Dans l'optique de Brentano, cette objectivité métaphysique des phénomènes mentaux s'oppose en ce sens à l'existence intentionnelle ou simplement phénoménale des phénomènes

⁸ Cf. F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Meiner, 1973, p. 140.

⁹ F. Brentano, *Deskriptive Psychologie*, éd. R. Chisholm & W. Baumgartner, Meiner, 1982, p. 131.

physiques. Les phénomènes psychiques sont pourvus à la fois d'une existence réelle, en soi, et d'une existence intentionnelle. La première leur échoit pour autant qu'ils sont les objets « secondaires » de la perception interne, la seconde pour autant qu'ils sont les objets « primaires » de représentations d'autres types, par exemple de souvenirs ou d'actes d'imagination¹⁰.

La difficulté du problème posé par Husserl vient du fait qu'il articule ensemble plusieurs concepts distincts du relatif et du subjectif. Par souci de clarté, mais aussi pour parler un langage peut-être plus compréhensible pour le lecteur contemporain, nous pourrions reformuler le problème en termes de subjectivité, en comprenant aussi bien sous ce terme la relativité au sens du relativisme spécifique. La critique husserlienne du relativisme mobilise en ce sens au moins trois concepts de subjectivité :

(a) D'abord, Husserl oppose à l'objectivité épistémologique, c'est-à-dire au caractère « en soi » de la vérité, ce qu'on pourrait appeler la *subjectivité épistémologique*. La thèse du relativiste, comprise en ce sens, est que toute vérité est subjective, c'est-à-dire relative à un sujet ou à la « constitution » d'une espèce donnée : si une proposition est vraie, alors il existe tel ou tel sujet ou telle ou telle espèce animale relativement auxquels elle est vraie. Comme l'objectivité épistémologique appartient au sens même de la vérité, le relativisme est en ce sens un scepticisme (cf. *supra*). (b) Ensuite, l'objection (6) nous met en présence d'une objectivité qu'on peut qualifier de *métaphysique*, et qui s'opposerait, par exemple, à la subjectivité — à l'existence intentionnelle ou simplement phénoménale, pour le dire en termes Brentaniens — des objets fictifs. Le fait que des propositions soient vraies en soi, au sens de l'objectivité épistémologique, implique qu'il existe en soi un monde, etc. (c) Enfin, la même objection stipule que le caractère subjectif des données de l'expérience interne est compatible avec leur objectivité métaphysique : l'ego et ses vécus sont assurément subjectifs si l'on entend par là ce qui se donne phénoménalement dans la perception interne, mais ils sont métaphysiquement objectifs dans la mesure où la vérité en soi de propositions telles que « je suis » ou « je vis (tel ou tel état mental) » implique leur existence en soi. En ce dernier sens, qu'on pourrait qualifier, faute de mieux, d'*ontologique*, « être subjectif » semble équivalent à « être un phénomène mental ».

La distinction entre les sens (b) et (c) de « subjectif » rejoint jusqu'à un certain point la distinction plus tardive de Husserl entre ontologie formelle et ontologie matérielle. Ce rapprochement semble pertinent au moins au sens suivant : que la vérité épistémologiquement

¹⁰ Cf. F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Meiner, 1973, p. 129-130.

objective, en soi, d'une proposition implique l'existence métaphysiquement objective, en soi, d'un objet correspondant, dit en substance Husserl, cela doit valoir, au niveau « formel », pour toute proposition, pour toute théorie et pour tout objet — pour les objets physiques comme mentaux, pour les objets ontologiquement objectifs comme pour les objets ontologiquement subjectifs. C'est pourquoi on doit tenir les acceptions (b) et (c) — comme à plus forte raison les acceptions (a) et (c) — pour mutuellement indépendantes, comme le fait expressément Husserl en affirmant que même « l'ego et ses contenus de conscience » sont pourvus d'une existence en soi.

Selon moi, cette indépendance mutuelle des dualités objectif-subjectif au sens épistémologique et au sens ontologique pourrait bien être, en dépit des apparences, le principal enseignement à tirer de la critique du relativisme dans le contexte général des *Recherches*. L'idée, basiquement, est que le caractère ontologiquement subjectif d'un domaine d'objets ne compromet en aucune manière le caractère épistémologiquement objectif des propositions et des théories correspondantes : une théorie de l'ego et de ses vécus peut être vraie, c'est-à-dire vraie en soi, tout comme l'ego et ses vécus peuvent être en ce sens dotés d'une existence en soi, alors même qu'ils sont des phénomènes de l'expérience interne et, en ce sens « ontologique », subjectifs. Or, comme je tenterai de le montrer dans la section suivante, il est plausible que cette manière de voir détermine en profondeur la conception de la logique défendue dans les *Recherches*. Plus encore, on peut penser qu'elle est l'une des clefs de l'antipsychologisme logique de Husserl¹¹.

Considérons maintenant les objections (3) à (5). D'après ces objections, qui jouent également un rôle central dans la critique husserlienne du psychologisme logique, le relativiste commet l'erreur de dériver — en particulier causalement — des lois idéales à partir de faits. Le relativisme, déclare Husserl au § 37 des *Prolégomènes*, est « une théorie qui dérive les principes logiques à partir de faits » (*LU1*, A122). Fondamentalement, l'erreur revient à poser l'implication suivante :

Si quelque proposition est vraie, alors il existe une espèce *E* présentant une certaine
« constitution »

¹¹ D'autres auteurs ont insisté sur cette différence, comme Titchener, le phénoménologue réaliste Theodor Celms ou plus récemment, comme je le détaillerai en conclusion, John Searle. Cf. D. Seron, « Titchener contre l'intentionnalisme brentanien », à paraître, et Id., « L'objectif et le subjectif : Questions naturopiennes dans la théorie de la connaissance de Theodor Celms », à paraître.

dont la contraposée est que, si *E* n'existe pas, alors aucune proposition n'est vraie. Cette implication doit s'étendre semblablement au principe de non-contradiction et à d'autres lois logiques, pour autant qu'ils appartiennent, on l'a vu, au « sens » ou à l'« essence » de la vérité elle-même. En d'autres termes, ces lois logiques sont dans le même sens supposées conditionnées causalement par des faits, en l'occurrence par l'existence de *E*.

À première vue, ces formulations pourraient sembler contredire l'objection (6), qui affirme l'existence d'une relation d'implication entre vérité et existence : la vérité d'une proposition implique l'existence en soi d'un « monde » correspondant, etc. Mais les distinctions introduites plus haut montrent que cette contradiction n'est qu'apparente. La vérité — épistémologiquement objective — peut certes impliquer une existence métaphysiquement objective, celle d'un vérificateur quelconque, mais elle n'est pas pour autant conditionnée par une existence subjective au sens « ontologique », celle d'une constitution psychologique individuelle ou spécifique. En clair : ce n'est pas dans le même sens que la vérité d'une proposition *p* est dite impliquer l'existence d'un fait que *p* et celle d'un sujet affirmant que *p*, et la vérité du *truthbearer* comme l'existence de son *truthmaker* doivent plutôt être considérées comme essentiellement indépendantes de l'existence de toute entité subjective au sens « ontologique ». C'est-à-dire qu'elles ne peuvent être conditionnées subjectivement, « relatives », mais qu'elles sont l'une et l'autre « en soi ».

L'idée essentielle, à ce stade, est que le caractère ontologiquement subjectif n'a aucune implication sur l'objectivité épistémologique ou, à plus forte raison, métaphysique¹². Le psychologue peut bien nier qu'il y ait un sens à parler de vérité en dehors de la sphère psychologique du jugement : il n'en restera pas moins qu'en vertu du sens même du mot « vérité », « ce qui est vrai l'est absolument, “en soi” » (*LUI*, A117), et que sa vérité, partant, obéit à des règles qui ne sont pas celles de la psychologie. La confusion psychologue vient

¹² Ce qui conduit corollairement à tenir pour mutuellement indépendantes la vérité au sens logique et la vérité au sens phénoménologique — l'évidence définie comme « vécu de la vérité » (*LUI*, A190) ou comme « intériorisation immédiate de la vérité » (*LUI*, A13). Le caractère *ontologiquement* subjectif de l'évidence est essentiellement indépendant de l'objectivité *épistémologique* de la vérité au sens logique, et il est par conséquent irrelevant pour la question (épistémologique) du relativisme. C'est là une objection générale à laquelle s'expose, me semble-t-il, l'interprétation de G. Soffer (*Husserl and the Question of Relativism, op. cit.*, p. 60 suiv.), laquelle, après avoir noté que les *Recherches* opposent à une conception cartésienne ou « objectiviste » de la vérité, tendant au scepticisme, une conception kantienne en termes de correspondance entre intention signifiante et intention signitive (cf. *LUI*, A190-191), observe que la seconde favorise le relativisme.

du fait qu'on croit pouvoir conclure de la subjectivité ontologique — la logique parle de contenus de jugements, lesquels sont des phénomènes psychiques — à la subjectivité logique et métaphysique, comme si une proposition vraie sur des phénomènes psychiques, subjectifs en ce sens « ontologique », devait, de ce fait même, être épistémologiquement subjective. Tel est le diagnostic nettement suggéré par Husserl dans une note du § 35, où il évoque

ceux qui se croient autorisés à distinguer entre les vérités purement subjectives et les vérités objectives, en contestant le caractère d'objectivité aux jugements de perception se référant aux vécus de conscience propres : comme si l'être-pour-moi du contenu de conscience n'était pas comme tel, en même temps, un être-en-soi ; comme si la subjectivité au sens psychologique entraînait en conflit avec l'objectivité au sens logique ! (LU1, A116.)

Ces éléments permettent d'associer un sens plus clair et plus précis à la distinction, introduite au début de cette étude, entre psychologisme épistémologique et psychologisme ontologique. L'enjeu des analyses précédentes était de montrer que, si elle s'étend assurément au psychologisme logique, la critique husserlienne du relativisme se limite cependant à ce que j'ai appelé la variante épistémologique du psychologisme. Autrement dit, il n'y est encore question que de la *vérité* des propositions et des théories. Sa cible est exclusivement l'implication, notée (PE) plus haut, suivante laquelle, si une proposition donnée est vraie, alors il doit exister une certaine « constitution » psychologique individuelle.

En revanche, les objections contre le relativisme sont inopérantes à l'encontre de la variante ontologique du psychologisme logique au sens introduit plus haut, à laquelle j'ai rattaché l'implication suivante :

(PO) Nécessairement si une proposition donnée existe, alors il existe une certaine « constitution » psychologique individuelle.

Et pour cause, songera-t-on peut-être : après tout, il se pourrait bien que Husserl n'ait rien à objecter à cette seconde forme de psychologisme.

3. Au-delà du platonisme logique

L'ambition de Husserl dans les *Prolégomènes* ne se limite manifestement pas à proclamer, dans une perspective bolzanienne ou lotzéenne, l'indépendance de la vérité et des lois logiques qui s'y rattachent envers les actes mentaux.

La ligne argumentative des *Prolégomènes* peut être récapitulée sommairement de la manière suivante¹³. D'abord — c'est là un point souvent négligé des commentateurs —, son point de départ est l'idée, développée au § 11, que la logique est essentiellement une discipline normative et, plus spécialement, une discipline pratique. En d'autres termes, elle a pour tâche de prescrire des activités en vue d'un but. Celui-ci étant la pratique de la science — ou plus précisément l'« évidence » (*LUI*, A13) —, la logique est fondamentalement une « technologie de la science » (*Kunstlehre der Wissenschaft*) (*LUI*, A27).

La deuxième étape de l'argumentation de Husserl réside dans la thèse des §§ 14 à 16 suivant laquelle toute discipline normative — ou, à plus forte raison, pratique — se fonde dans une discipline théorique, et qu'il doit en être de même de la logique définie comme étant une « technologie de la science ». La question directrice des *Prolégomènes* n'est donc pas la question, non problématique pour Husserl, de savoir si la logique est théorique ou pratique. Elle est plutôt la suivante : sachant que toute discipline normative est fondée dans une discipline théorique, et que la logique est une discipline normative, dans quelle discipline théorique devra-t-on fonder la logique ? Se fonde-t-elle dans une autre science, à savoir, comme l'affirment les « empiristes », dans une science empirique et, plus spécialement, dans la psychologie empirique ? Ou bien trouve-t-elle son fondement, comme le pensent les « idéalistes », en elle-même, de telle manière qu'il faille lui reconnaître un « noyau » théorique qui n'est autre qu'une « logique pure » au sens kantien ? Le choix, en bref, se situe entre la fondation extrinsèque et l'auto-fondation de la logique. La première solution est celle retenue par les psychologues logiques. À l'opposé, Husserl opte résolument pour la seconde solution, se réclamant de Kant, Herbart, Lotze et Bolzano.

La critique du psychologisme « en tant que relativisme sceptique » trouve place dans cette deuxième étape. L'antipsychologisme « épistémologique » de Husserl au sens défini plus haut consiste, on l'a vu, à affirmer que les lois logiques sont essentiellement indépendantes de tout

¹³ Je renvoie le lecteur, pour une démonstration détaillée, à mes deux articles cités dans l'introduction. Cf. également le commentaire très fiable de M. Kusch, *Psychologism : A Case Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, Routledge, 1995, p. 39 suiv.

ce que peut nous apprendre la psychologie empirique de la « constitution » mentale d'un individu ou d'une espèce animale donnée. La solution doit être de dériver les lois logiques normatives d'une *logique pure*, c'est-à-dire purement théorique, qui est « entièrement indépendante » des autres sciences (LU1, A31-32), non empirique, *a priori* : « Une science théorique *propre*, une logique “pure” est au fondement de toute logique conçue comme une technologie. » (LU1, A33.)

Pourtant, bien que cette opinion soit couramment défendue dans la littérature, il est très peu plausible qu'un tel antipsychologisme constitue la position complète et définitive de Husserl dans les *Prolégomènes*. Plus encore, en le pensant, on risque de passer à côté de ce qui fait la nouveauté et l'intérêt de la philosophie husserlienne de la logique, par comparaison avec les conceptions bolzaniennes, lotzéennes ou néokantienne. Le projet de Husserl, tout au contraire, semble d'aller au-delà du platonisme logique en jetant les bases d'une « fondation épistémologique ou encore phénoménologique de la logique pure » (*erkenntnistheoretische, bzw. phänomenologische Grundlegung der reinen Logik*) (LU2, A4). Il ne suffit pas, en clair, de fonder la logique normative dans la logique pure : encore faut-il fonder la logique pure elle-même, en révélant l'« origine phénoménologique » des concepts logiques (LU1, B244). C'est dans cette dernière étape, et non dans l'antipsychologisme épistémologique, que réside la véritable innovation des *Recherches*. Et tel est le sens même, en définitive, du « retour aux choses mêmes » préconisé dans l'introduction au second volume :

Les concepts logiques comme unités de pensée valides doivent avoir leur origine dans l'intuition. (...) Autrement dit : nous ne voulons en aucune manière nous contenter de « simples mots », c'est-à-dire d'une simple compréhension verbale symbolique. Des significations qui ne sont vivifiées — si même c'est le cas — que par des intuitions éloignées, diffuses, impropres, ne peuvent nous satisfaire. Nous voulons retourner « aux choses mêmes » (*wir wollen auf die „Sachen selbst“ zurückgehen*). (LU2, A7.)

Or, le fait remarquable — du moins si l'on fait abstraction de la deuxième édition, qui a considérablement modifié les données du problème — est qu'en dépit de son antipsychologisme épistémologique, l'appel de Husserl à une « fondation phénoménologique » de la logique pure reflète une proximité profonde envers les thèses psychologues. Car la première édition des *Recherches* identifie expressément, comme l'avait

fait Brentano une décennie auparavant, la phénoménologie et la psychologie descriptive¹⁴. À la question de savoir où peuvent bien résider, pour Husserl, de telles sources intuitives, il n'y a qu'une réponse possible : elles résident dans l'expérience interne, dans les actes mentaux, dans la psychologie empirique. Comme le déclare expressément l'introduction de la sixième *Recherche* :

Toute pensée, et en particulier toute pensée théorique et toute connaissance, s'accomplit dans certains « actes » (...). C'est dans ces actes que réside la source des idées pures et générales (...) dont la logique pure met au jour les connexions soumises à des lois idéales et que la critique de la connaissance entend clarifier (*Klärung*). (LU2, 6, A473.)

Sans doute, Husserl insiste fortement sur le fait que l'expression « origine phénoménologique » ne doit pas être comprise au sens génétique (LUI, B244), et que la fondation phénoménologique de la logique n'a pas le sens d'une explication causale à la manière des psychologues logiques. Dans le même sens, cette fondation ne consiste pas — c'est là une autre différence importante — à dériver des lois idéales à partir de faits ou des « lois réelles » correspondantes. Par conséquent, elle ne remet pas davantage en cause le fait que le logicien, à la différence du psychologue empirique, étudie ses objets « *in specie* ». Mais elle demeure certainement une fondation, au sens où la tâche est de « clarifier » (*klären, aufklären*) plutôt que d'« expliquer » (*erklären*)¹⁵. Cette tâche, plus modeste, est de mettre au jour les matériaux intuitifs de la connaissance logique, ou mieux, de *fournir au logicien les expériences (internes) à même lesquelles il pourra opérer ses idéalizations symboliques*. Toute idéalisation réclame des *concreta*, et celles du logicien reposent sur des *concreta* de nature psychologique. « Le vécu entier de l'expression comprise », déclare Husserl, est « le *concretum* sur le fond duquel se constitue pour nous la signification en tant qu'espèce » (*das Konkretum, auf dessen Grunde sich die Bedeutung als Spezies für uns konstituiert*) (LU2, 2, A106).

Si maintenant on se demande ce qui justifie l'idée d'une telle fondation phénoménologique de la logique, il devient nécessaire de discerner plus précisément les relations unissant les objets de la logique et ceux de la psychologie. Les premiers, dans la conception des *Recherches*, ne

¹⁴ LU2, A18 : « La phénoménologie est la psychologie descriptive. » Cf. F. Brentano, *Deskriptive Psychologie*, Meiner, 1982, p. 129 suiv.

¹⁵ Cf. LU2, 2, A119-120.

sont pas seulement des propositions, mais aussi des parties de propositions (des concepts ainsi que des significations dépendantes comme les connecteurs et la copule) et des systèmes de propositions ou « théories ». Tous ces objets sont rassemblés sous le terme générique de « signification »¹⁶ et définis comme les contenus sémantiques d'expressions linguistiques ou d'actes mentaux — « logiques » ou « expressifs » — comme affirmer, nier, interroger, supputer, etc. Par « objets psychologiques », il faut entendre ici des entités mentales au sens le plus large : des actes et états mentaux, des ego, des « constitutions » psychologiques individuelles ou spécifiques, etc.

Le premier point à souligner est que la logique pure, en tant que science des significations, est conçue par Husserl comme une « science abstraite »¹⁷. En d'autres termes, la logique est une science qui énonce des lois idéales et dont les objets, les significations, sont des objets abstraits ou généraux¹⁸. Or, poursuit Husserl, les objets abstraits ont la particularité d'être des objets *inséparables* : « Les contenus concrets peuvent par leur nature être en et pour soi, tandis que les contenus abstraits ne sont possibles que dans des contenus concrets¹⁹. » (*LU2*, 1, A216.) Il est en ce sens essentiel à l'objet abstrait qu'il « apparaisse dans et avec le *concretum* concerné dont il est abstrait » (*LU2*, 1, A217). Et cela doit valoir également des objets logiques, dont « l'idéalité, dit Husserl, est un cas particulier de l'idéalité du spécifique en général » (*LU2*, 1, A101). De même que le rouge en général est inséparable de la fleur rouge concrète, de même les significations sont dépendantes de *concreta*. C'est pourquoi il est nécessaire que le logicien procède au moyen d'« abstractions »²⁰, c'est-à-dire de distinctions

¹⁶ Cf. *LU2*, 1, § 29.

¹⁷ Sur cette notion, voir *LUI*, A233-234. Cf. *LU2*, 1, A92 : la logique est « la science nomologique du penser scientifique en général ». Husserl tient l'expression « science nomologique » — qu'il attribue à Julius von Kries — pour synonyme de « science abstraite » (voir *LUI*, A234).

¹⁸ *LUI*, A173 : « Les concepts avec lesquels s'édifient les lois <purement logiques> ne peuvent avoir aucune extension empirique. En d'autres termes, elles ne peuvent avoir le caractère de concepts simplement universels, dont l'extension est remplie par des singularités factuelles, mais ils doivent être des concepts véritablement généraux (*generelle*), dont l'extension se compose exclusivement de singularités idéales, de véritables espèces (*Spezies*). » Cf. *LUI*, A229 : « Un objet (de connaissance) peut être aussi bien quelque chose de réel (*Reales*) que quelque chose d'idéal, aussi bien une chose ou un processus qu'une espèce ou une relation mathématique (...). » Sur le caractère « abstrait » des significations, cf. *LUI*, § 46.

¹⁹ Husserl considère quelques lignes plus loin qu'il est préférable, ici, de parler d'*objets* plutôt que de *contenus* (*LU2*, 2, A216).

²⁰ Cf. *LU2*, 2, A107 : « La signification en tant qu'espèce naît par *abstraction*. »

conceptuelles qui ne consistent assurément pas à *séparer* des objets abstraits, mais plutôt à les « viser spécifiquement » (*speziell meinen*) ou à les objectiver *in specie* (*ibid.*).

Cette thèse d'une *inséparabilité* essentielle des objets logiques est déjà suffisante pour qu'on rejette d'emblée l'idée que Husserl ait pu défendre, dans les *Recherches*, quelque chose comme un platonisme logique. Car on ne voit pas bien ce que cette dernière expression pourrait signifier si ce n'est, précisément, la thèse de la séparabilité des objets logiques. Mais cette thèse nous apprend quelque chose d'encore plus fondamental sur le projet général des *Recherches*. L'idée d'une inséparabilité essentielle des objets logiques ne peut en effet que nous conduire à la question suivante : de quelle nature sont les *concreta* dont les objets logiques sont inséparables ? À cette question, la réponse de Husserl est univoque, et c'est elle seule qui motive l'idée même d'une fondation phénoménologique de la logique : les objets logiques sont inséparables des *concreta* de la psychologie descriptive, *d'actes mentaux*.

L'idée est que les propositions peuvent être redéfinies comme des « espèces de jugement », c'est-à-dire comme des caractères *psychologiques* d'actes mentaux — des « matières intentionnelles » — cependant visés abstraitement, *in specie*, c'est-à-dire indépendamment de leur réalisation mentale individuelle. De même que le rouge en général s'instancie dans des *concreta* rouges dont il est inséparable, comme ce ruban de papier rouge, que le nombre 3 s'instancie dans des groupes de trois objets individuels, etc., de même les propositions de la logique s'instancient dans des actes mentaux individuels dont ils sont inséparables, par exemple dans ce jugement, dans ce raisonnement. De même que le rouge et le nombre peuvent être saisis *in specie* et soumis aux lois idéales de la théorie des couleurs et de l'arithmétique, de même les propositions peuvent être visées *in specie* et soumises aux lois idéales de la logique²¹.

Cette thèse fondamentale des *Recherches logiques* est énoncée de façon plus claire dans les passages suivants :

²¹ Cf. D. Willard, *Logic and the Objectivity of Knowledge : A Study in Husserl's Early Philosophy*, Ohio University Press, 1984, chap. 4, qui, selon moi à raison, voit dans la définition des propositions comme *species* de jugement — c'est-à-dire comme des caractères itérables *ad infinitum* dans des *concreta* mentaux — l'étape décisive dans la résolution husserlienne du « paradoxe du psychologisme ». Dans une recension du même ouvrage, *Husserl Studies*, 3 (1986), p. 243, R. Parpan a objecté que « si les idées auxquelles ont affaire (...) l'arithmétique et la logique (nombres, concepts, propositions, etc.) devaient être instanciées dans des actes ou des composantes d'actes (...), leur statut ontologique serait celui d'idées psychologiques (espèces d'acte) ». L'hypothèse défendue ici est que le « statut ontologique » des propositions est effectivement psychologique, mais que le logicien se distingue du psychologue dans la mesure où il étudie *in specie* ce que le psychologue étudie *in concreto*.

Cette véritable identité <de la signification> que nous affirmons ici n'est autre que l'*identité de l'espèce (Spezies)*. (...) Les multiples singularités passant à la signification idéalement-une sont naturellement les actes correspondants du signifier, les *intentions de signification*. La signification est donc à chaque acte du signifier (la représentation logique aux actes de représentation, le jugement logique aux actes de jugement, le raisonnement logique aux actes de raisonnement) ce que la rougeur *in specie* est aux rubans de papier devant moi qui « ont » toutes cette même rougeur. (LU2, 1, A100-101.)

Aux significations correspondent, comme à toutes les unités idéales, des possibilités réelles et éventuellement des effectivités ; aux significations *in specie* correspondent les actes du signifier, et les significations ne sont rien d'autre que les caractères d'actes de ceux-ci, saisis idéalement²² (*jene sind nichts anderes als die ideal gefaßten Aktcharaktere dieser*). (LU2, 5, A322.)

À la signification correspond, dans l'acte concret du signifier, un certain moment qui constitue le caractère essentiel de cet acte, c'est-à-dire qui le caractérise comme signifiant. (LU2, 4, A302.)

Nous saisissons l'unité idéale de la signification (...) en considérant le caractère d'acte du signifier. Par là, naturellement, on ne dit pas que ce caractère d'acte serait le *concretum* sur le fond duquel se constitue pour nous la signification en tant qu'espèce. Le *concretum* correspondant est plutôt le vécu entier (*das ganze Erlebnis*) de l'expression comprise (...). (LU2, 2, A106.)

La proposition est donc à chacun des actes de jugement auxquels elle appartient en tant que sa visée (*Meinung*) identique ce que par exemple l'espèce (*Spezies*) de la rougeur est aux cas individuels du « même » rouge. (*Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, Hua 22, p. 157.)

Le projet de « fondation phénoménologique de la logique », ainsi compris, ne pouvait qu'amener Husserl à prendre ses distances envers Bolzano. Dans l'appendice au chapitre 10 des *Prolégomènes*, il lui reproche de manière conséquente des « lacunes dans l'orientation de la théorie de la connaissance », objectant qu'il manque chez Bolzano des « recherches

²² Correction dans la 2^e éd. : « ... als ideal gefaßte Momente aus diesen » (LU2/I, 5, B343).

atteignant à une compréhension proprement philosophique des opérations de pensée logiques (*der logischen Denkleistungen*) et, par là, à une évaluation philosophique de la discipline logique elle-même » (*LUI*, A227).

Pourtant, l'intérêt de la stratégie husserlienne est précisément qu'elle permet de maintenir et d'articuler ensemble l'antipsychologisme et la « fondation phénoménologique ». Les remarques précédentes sur les différentes significations des mots « subjectif » et « objectif » permettent de formuler ce dernier point de façon plus claire et plus précise.

En premier lieu, Husserl fait sienne l'idée que la logique est fondamentalement une discipline théorique. Ce qui implique à ses yeux, d'une part qu'elle est objective au sens épistémologique, d'autre part — c'est là, on l'a vu, une conséquence de l'objection (6) contre le relativisme — qu'elle est objective au sens métaphysique : si une théorie logique est vraie, alors elle doit correspondre à un domaine d'objets généraux, de significations, pourvus d'une existence *en soi*²³. Il y a donc bien un sens, à ce stade, à attribuer aux *Recherches* un « platonisme » de style bolzanien, à savoir pour autant que l'idée de vérité logique implique, comme son « corrélat nécessaire », celle de l'existence en soi de théories, de propositions et de parties de propositions. Tel est le sens — « métaphysique » — d'un passage souvent cité de la première *Recherche* :

Les significations forment (...) une classe de *concepts* au sens d' « objets généraux ». Elles ne sont pas par là des objets qui existeraient, sinon quelque part dans le « monde », du moins dans un *topos ouranios* ou dans l'esprit divin ; car une telle hypostase métaphysique serait absurde. À celui qui est habitué à n'entendre par être que l'être « réel » (*reales*), par objets que des objets réels, il paraîtra complètement insensé de parler d'objets généraux et de leur être ; celui-là, par contre, ne s'en formalisera pas, qui prend ces formulations simplement comme des indications de la validité (...) de certains jugements (*als Anzeigen für die Geltung gewisser Urteile*), à savoir de jugements dans lesquels on juge sur des nombres, des propositions, des figures géométriques, etc., et qui se demande si le titre d' « objet véritablement existant » ne doit pas être attribué de façon évidente à ce sur quoi on juge, en tant que corrélat de la validité du jugement. (*LUI*, A101.)

Mais en réalité, ces prises de position sont encore seulement provisoires. En second lieu, on l'a vu, Husserl affirme la dépendance des objets logiques envers les actes mentaux dans

²³ Plus précisément, les concepts entrant dans la composition des lois logiques doivent avoir une « extension » idéale supposée exister en soi. Cf. *LUI*, A173, et ici *supra*.

lesquels ils s'instancient. Ce qui revient à leur reconnaître ultimement, après avoir affirmé leur objectivité « métaphysique », une subjectivité au sens « ontologique ». On pourrait formuler cette distinction comme suit : les propositions existent certes en soi en tant qu'elles sont les « corrélats nécessaires » de la vérité (en soi) de la logique pure, c'est-à-dire en qualité d'objets abstraits considérés *in specie*, mais leur existence est *in concreto* relative à des actes mentaux individuels.

Une fois encore, cette approche ne remet pas en cause l'objectivité épistémologique de la logique comme le font les conceptions relativiste et psychologiste. Elle n'est pas davantage une approche éliminativiste de la proposition, mais plutôt, pourrait-on dire, une approche « constitutive » : les *abstracta* logiques ont certes leur « légitimité propre » (*Eigenberechtigung*) (LU2, 2, A107), mais cette légitimité exige en même temps qu'ils soient constitués sur la base de *concreta* et, par conséquent, qu'il soit possible de mettre au jour les expériences individuelles, les « *data* phénoménologiques » qui en forment l' « origine ». Bref, si l' « idéaliste » a raison de reconnaître aux propositions une objectivité métaphysique, ce choix doit pourtant se justifier par une « clarification » de leurs soubassements subjectifs au sens ontologique (lesquels sont naturellement aussi, si cette clarification est vraie, objectifs au sens métaphysique).

La stratégie générale adoptée par Husserl n'est pas sans rappeler jusqu'à un certain point — et en dépit de quelques différences importantes, spécialement en ce qui concerne sa conception brentanienne de la phénoménologie — celle de Stumpf²⁴. Les deux auteurs s'accordent en tout cas sur le fait qu'une science nomologique — la physique chez Stumpf, la logique chez Husserl — ne peut avoir des données phénoménales pour *objets*, et qu'en conséquence le phénoménalisme comme l'empirisme logique sont faux. Là où Husserl objecte aux psychologues logiques que la logique pure ne traite pas de phénomènes mentaux (LU1, § 23), Stumpf objecte à Mach que, pour objectiver la réalité physique et énoncer des lois physiques, il faut commencer par se débarrasser des apparences phénoménales. Pourtant, l'un comme l'autre n'en proclament pas moins l'enracinement des sciences objectives dans l'expérience phénoménale et la nécessité de leur fondation dans une phénoménologie jouant, selon l'expression de Stumpf, le rôle d'une « science préalable » (*Vorwissenschaft*). Les données (ontologiquement) subjectives étudiées en phénoménologie ne sont pas, dit Stumpf, des objets des sciences, mais le « fondement », le « point de départ » ou encore le « matériau originaire » de toutes les sciences.

²⁴ Cf. C. Stumpf, « Zur Einteilung der Wissenschaften », *Abhandlungen der Königlich-Preußischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, Verlag der königlichen Akademie der Wissenschaften, 1906, 5, p. 1-94.

Néanmoins, la convergence sur ces questions n'est peut-être pas totale. Bien que ce point exige des analyses plus détaillées, il me semble y avoir un sens à dire que, du point de vue de la première édition des *Recherches*, les propositions sont encore, en dernier ressort, des objets mentaux. Sans doute, la logique pure fait abstraction de leur réalisation mentale, mais il reste vrai que les propositions, dans l'optique des *Recherches*, ne sont précisément pas *autre chose* que des caractères psychologiques, à savoir des « caractères d'acte » que le logicien peut par ailleurs considérer *in specie*. La proposition demeure, absolument parlant, une « espèce » *de jugement*, quand bien même le logicien l'objective indépendamment de toute référence au jugement et en met au jour des propriétés qui ne sont pas des propriétés psychologiques. Ou du moins son inséparabilité — le fait que son existence abstraite soit dépendante d'existences concrètes — implique que si elle existe effectivement, alors il doit exister un acte mental qui la réalise. Ce qui était, on s'en souvient, la thèse que j'ai intitulée plus haut la variante ontologique du psychologisme. Comment comprendre cette idée sinon au sens où, *de manière implicite*, le logicien se réfère ultimement à des objets mentaux ? Comme je l'ai suggéré ailleurs²⁵, il n'est pas impossible que cette concession au psychologisme soit à l'origine, peut-être sous l'influence de Stumpf, de certaines rétractations de la deuxième édition, voire du tournant « noématique » des années suivantes.

4. Conclusions : du psychologisme au naturalisme contemporain

L'intérêt inestimable de l'argumentation des *Prolégomènes* contre le relativisme et le psychologisme, on l'a souvent souligné, est de combiner la « logique objective » d'orientation bolzaniennne avec un certain empirisme d'orientation brentanienne. L'ambition de Husserl, dira-t-on plus justement, fut de soumettre la première à une exigence de fondation empirique — celle du « retour aux choses mêmes », qu'il reformulera plus tard sous le titre de « principe des principes » — sans se commettre dans les errements du psychologisme logique.

L'essentiel de sa stratégie consiste, on l'a vu, à dissocier la question de l'objectivité des *théories* de celle de l'objectivité des *objets* des théories, ou encore, dans notre terminologie,

²⁵ Cf. D. Seron, « Structure et difficultés des *Recherches logiques* », art. cit. Cf. également les conclusions de B. Bouckaert, « Le problème de l'altérité dans les *Recherches logiques* d'Edmund Husserl », *Revue philosophique de Louvain*, 99/4 (2001), p. 630-651.

l'objectivité « épistémologique » (et « métaphysique ») de l'objectivité « ontologique ». C'est là, en définitive, l'enseignement central de la critique du relativisme au chapitre 7 des *Prolégomènes*. Une théorie, comme telle nécessairement objective au sens épistémologique, a nécessairement des objets objectifs au sens métaphysique, existant « en soi », mais cela n'exclut pas qu'elle ait des objets subjectifs au sens ontologique, mentaux, comme la psychologie. Il est donc faux de croire, comme le psychologue logique, que le caractère ontologiquement subjectif des objets logiques implique leur caractère métaphysiquement subjectif, c'est-à-dire le caractère épistémologiquement subjectif de la logique. La logique peut bien se référer ultimement — au sens minimal indiqué plus haut — à des objets ontologiquement subjectifs, mentaux : cela n'affecte en rien son objectivité épistémologique ou métaphysique.

En somme, le relativisme comme le psychologisme logique résultent selon Husserl d'une confusion entre deux sens distincts des mots « subjectif » et « objectif » (et d'autres mots apparentés). Ce point est particulièrement apparent si l'on se reporte au § 33 des *Prolégomènes*. Dans ce passage, Husserl s'efforce de distinguer le scepticisme véritable, épistémologique, du scepticisme métaphysique. Le sceptique épistémologique affirme, par exemple, qu'une connaissance objective est impossible et que toute connaissance est nécessairement subjective — ce qui va à l'encontre des conditions prescrites par le concept de connaissance lui-même et, en conséquence, se révèle absurde. Cependant, l'énoncé « toute connaissance est subjective » revêt un sens différent du point de vue du scepticisme métaphysique. Le sceptique métaphysique pourra préconiser par là, par exemple, « une restriction de la connaissance à l'existence psychique et la négation de l'existence ou de la cognoscibilité de “choses en soi” » (*LUI*, A113), ce qui en soi ne renferme aucune absurdité du type de celle induite par le scepticisme épistémologique. Or, si ces deux scepticismes sont souvent confondus, remarque Husserl, c'est en raison d'une « ambiguïté des termes “subjectif” et “objectif” » (*die Zweideutigkeit der Ausdrucksweise Subjektiv-Objektiv*) (*LUI*, A113). L'idée est que la connaissance est analytiquement objective au sens épistémologique, mais qu'elle ne l'est pas au sens ontologique ; ou encore qu'il n'y a aucune contradiction dans l'idée d'une connaissance (par définition épistémologiquement objective) qui soit en même temps ontologiquement subjective, c'est-à-dire qui se réfère à ma vie mentale propre. C'est en substance ce qu'affirme Husserl un peu plus loin, dans une note déjà citée du § 35 où il évoque « ceux qui se croient autorisés à distinguer entre les vérités purement subjectives et les vérités objectives, en contestant le caractère d'objectivité aux jugements de perception se référant aux vécus de conscience propres : comme si l'être-pour-moi du contenu de conscience n'était pas comme tel, en même temps, un être-en-soi ; comme si la subjectivité au sens psychologique entraînait en conflit avec l'objectivité au sens logique ! » (*LUI*, A116.)

L'hypothèse sur laquelle j'aimerais conclure est que cette confusion entre les sens ontologique et épistémologique de l'opposition subjectif-objectif est assez caractéristique du naturalisme contemporain en philosophie de l'esprit, auquel la critique du relativisme dans les *Prolégomènes* pourrait bien être, pour cette raison, au moins partiellement transposable.

Cette hypothèse a été émise sur d'autres bases par John Searle. Son raisonnement était en substance le suivant. D'abord, l'un des obstacles à l'étude scientifique de la conscience phénoménale — et l'un des motifs de son éviction naturaliste — réside selon lui dans la conception suivante :

1. La science est par définition objective (par opposition à « subjectif »).
2. La conscience est par définition subjective (par opposition à « objectif »).
3. Donc, il ne peut y avoir de science de la conscience²⁶.

Mais cette inférence, objecte Searle, n'est pas valide. Elle repose en réalité sur une « *ambiguïté* » des termes « objectif » et « subjectif », à savoir sur une confusion « entre le sens épistémique et le sens ontologique de la distinction objectif-subjectif »²⁷. Si nous veillons à distinguer ces deux sens, alors la subjectivité de la conscience phénoménale ne semble plus s'opposer, du moins en principe, à la possibilité d'une « connaissance épistémiquement objective de domaines qui sont ontologiquement subjectifs », ni d'ailleurs à celle d'une évaluation épistémiquement subjective d'une réalité (ontologiquement) objective, comme quand nous disons que Rembrandt était meilleur peintre que Rubens²⁸.

Une conséquence directe de cette idée — curieusement assumée de façon seulement très partielle par Searle — est que le caractère (ontologiquement) subjectif des données phénoménologiques n'est pas un argument valide pour affirmer, comme tend à le faire le naturalisme dans un sens ou un autre, que toute théorie authentique doit être naturaliste, c'est-à-dire avoir pour domaine la réalité ontologiquement objective, et que l'expérience phénoménale doit dès lors être soit naturalisable, c'est-à-dire redéfinissable en termes ontologiquement objectifs, soit un « mystère » échappant à toute théorie.

²⁶ J. Searle, *Mind, Language and Society*, Basic Books, 1998, p. 43.

²⁷ J. Searle, « How to study consciousness scientifically », dans *Consciousness and Language*, Cambridge University Press, 2002, p. 22.

²⁸ « How to study consciousness scientifically », art. cit., p. 23 ; *Mind, Language and Society*, op. cit., p. 44.

Il n'entre pas dans mon propos de tirer les conséquences de cette idée. Tout au plus peut-on faire remarquer que la « *fallacy of ambiguity* » dénoncée par Searle a pour effet qu'il devient très difficile, voire impossible de rendre compte de faits raisonnablement avérés tels que ceux-ci : (1) les théories scientifiques de la réalité objective sont enracinées phénoménalement²⁹ ; (2) il existe des théories bien établies de l'expérience subjective, par exemple la théorie gestaltiste du champ visuel, la théorie des couleurs, la théorie de la perspective, l'harmonie, etc.

En ce qui concerne plus spécialement notre problème, nous pourrions risquer l'hypothèse que le naturalisme répète d'une certaine manière l'erreur du relativisme dénoncée dans les *Prolégomènes*, mais pour en tirer, pour ainsi dire, les conclusions inverses. Alors que le relativiste conclut de la subjectivité ontologique à la subjectivité épistémologique, le naturaliste conclut de l'objectivité épistémologique à l'objectivité ontologique. Alors que, pour le relativiste, le nécessaire enracinement ontologiquement subjectif de toute théorie implique la subjectivité épistémologique de toute théorie, pour le naturalisme, à l'inverse, l'essentielle objectivité épistémologique de toute théorie implique l'éviction de la subjectivité ontologique hors de toute théorie. Mais le point important est que les deux implications sont, pour l'essentiel, logiquement équivalentes. Et que l'argumentation anti-relativiste des *Prolégomènes* fait peser de sérieux doutes sur l'une comme sur l'autre, en établissant au contraire la compatibilité de la subjectivité ontologique (le caractère mental au sens de l'expérience interne) avec l'objectivité épistémologique et métaphysique des théories (leur vérité en soi, l'existence en soi de leurs objets).

En ce sens, on peut penser que relativisme et naturalisme présentent des avantages différents, que l'approche husserlienne permet de maintenir conjointement. D'un côté, le naturalisme a sur le relativisme l'incontestable avantage de préserver l'objectivité épistémologique, qui est l'enjeu central du combat de Husserl contre le relativisme. De l'autre, dans la mesure où elle tend vers ce que j'ai appelé la variante ontologique du psychologisme, l'approche husserlienne partage peut-être avec le relativisme un autre avantage qui ne peut que faire défaut au naturalisme : elle permet de faire droit à l'enracinement de l'objectivité épistémologique et métaphysique dans la phénoménalité mentale.

²⁹ Comme l'observait en son temps le psychologue Edward Titchener : « Il semble qu'on oublie parfois que le physicien connaissant et le biologiste connaissant ne sont pas moins "individuels" que le psychologue connaissant, et qu'un fait physique ou biologique peut, en certaines circonstances, n'être observable que par un unique physicien ou biologiste. » (E. B. Titchener, *Systematic Psychology : Prolegomena*, MacMillan, 1929, p. 136, note 81.)